

pères vinrent créer ici la Nouvelle-France. J'ai crû être agréable à ceux qui sont fiers de cette lignée, en leur faisant connaître sous son véritable jour, mais dans l'humble mesure de mes forces, Maximilien, voyageur, critique d'art, marin, poète, bibliophile, philosophe et chrétien.

D'ailleurs dans ces pages que vous venez de lire, l'empereur s'est peint lui-même. A vous maintenant de juger cet HOMME, à qui peuvent s'appliquer volontiers ces paroles qu'un historien allemand disait de don Juan d'Autriche :

— « C'est le propre de certaines âmes que de se complaire dans des désirs et des projets vagues. Quand leurs premiers desseins eut échoués, elles se livrent à des plans plus vastes encore, comme si, sentant doublement leurs forces, elles voulaient défier la fortune. Le monde est ainsi fait. Il excite l'homme à désirer, à vouloir. Il éveille en lui toutes les espérances, lui prodigue les encouragemens et les promesses, lui persuade que les destinées l'appellent, après quoi il lui ferme ses barrières et le fait mourir. »

## LOPEZ LE TRAITRE

LOPEZ LE TRAITRE

J'ai eu le triste honneur de connaître Miguel Lopez. Aux dernières nouvelles, il habitait encore une petite maison qu'il possédait dans le faubourg de Santa Maria, à Mexico. C'était un homme grand, mince, basané, ne nous regardant jamais en face. Il portait d'habitude des bottes armées d'éperons formidables. Le tout recouvrait des pieds taillés en spatule, d'une longueur et d'une largeur plus qu'exceptionnelles. Le hasard avait voulu qu'il fut l'officier commandant la première escorte de l'Empereur quand il arriva à la Vera Cruz. Ce fut l'origine de sa fortune et de sa honte militaires. Le front de cet officier était bas, le nez épaté : les yeux bleus, avaient cette teinte livide et glauque de l'œil du poisson quand il a gelé. De la bouche sortaient deux grandes dents qui lui donnaient l'air d'un animal carnassier. Il cherchait en vain à les dissimuler avec ses moustaches blondes.

LOPEZ LE TRAITRE

J'ai eu le triste honneur de connaître Miguel Lopez. Aux dernières nouvelles, il habitait encore une petite maison qu'il possédait dans le faubourg de Santa Maria, à Mexico. C'était un homme grand, mince, basané, ne nous regardant jamais en face. Il portait d'habitude des bottes armées d'éperons formidables. Le tout recouvrait des pieds taillés en spatule, d'une longueur et d'une largeur plus qu'exceptionnelles. Le hasard avait voulu qu'il fut l'officier commandant la première escorte de l'Empereur quand il arriva à la Vera Cruz. Ce fut l'origine de sa fortune et de sa honte militaires. Le front de cet officier était bas, le nez épaté : les yeux bleus, avaient cette teinte livide et glauque de l'œil du poisson quand il a gelé. De la bouche sortaient deux grandes dents qui lui donnaient l'air d'un animal carnassier. Il cherchait en vain à les dissimuler avec ses moustaches blondes.

CAPILLA ALFONSO SINA  
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA

La main était remarquablement fine, petite, effilée ; il lui manquait le pouce de la main gauche. Lopez était d'une servilité extrême devant Maximilien. Il s'exprimait avec une grande élégance.

Mais c'est assez causer de ce misérable. Bientôt vous ferez sa connaissance.

Dernièrement à Paris, un de mes amis et un témoin oculaire du siège de Queretaro, le lieutenant Albert Hans de l'artillerie, aujourd'hui capitaine au 13<sup>e</sup> territorial régiment d'artillerie de France, racontait ce qui suit à propos de la trahison de ce misérable. Je cite textuellement son récit.

## I

C'était pendant le siège de Queretaro, disait M. Hans. Avec sa vieille expérience militaire, Lopez calcula le sort de la place : il se vit alors au pouvoir d'un ennemi qui lui ferait payer, par le dernier supplice, les services rendus à l'Intervention française et les exécutions qu'il avait

faites des républicains tombés en son pouvoir. Son esprit étroit, son cœur sans noblesse, ne lui permirent pas d'envisager une mort prochaine avec sang-froid et de se dévouer comme le firent les généraux Miramon, Méjia et Mendès. En trahissant, Lopez avait la vie sauve et de l'or.

L'empereur venait de projeter une sortie. Lopez le savait et il résolut de livrer la place de suite.

Dans le jardin de la Cruz, entre le Panthéon et le couvent s'élevaient des plate-formes garnies d'artillerie : leurs embrasures se trouvaient à une faible distance des avant-postes ennemis.

Lopez fit retirer de l'une d'elles un peloton de la garde municipale de Mexico qui la garnissait pour y placer une troupe irrégulière d'explorateurs commandés par un certain Yablowsky, son homme de confiance. En même temps, il ordonna au sous-lieutenant Domet de la garde municipale, d'éloigner ces hommes dans la direction du Panthéon, les explorateurs démontés de Yablowsky suffisant pour défendre la plate-forme.

A la demande de Domet qui, dans son zèle voulait faire monter sur cette plate-forme déjà occupée par les hommes de Yablowsky, un obusier sans servants qui se trouvait là provisoirement sous sa garde, Lopez répondit que c'était inutile.

Puis il s'éloigna.

La nuit était très fraîche, l'obscurité profonde, le silence complet.

Pour vaincre le sommeil, je marchais sur la plate-forme, cherchant à voir si les sentinelles ne dormaient pas. Puis, voyant que le jour n'allait pas tarder à venir, je m'assis sur l'affût d'une pièce de huit et en combattant la faim qui devenait de plus en plus criarde, j'attendis avec une émotion impatiente le moment de répondre au feu de nos adversaires qui éclaterait certainement sur toute la ligne, dès le commencement de la sortie.

Tout-à-coup, il me sembla entendre des pas rapides se dirigeant vers la plate-forme. Et aussitôt le colonel Lopez, que je reconnus à son uniforme brodé d'argent, apparut devant moi. Je le saluai.

Il me dit rapidement, en me désignant la troupe qui suivait :

—Voici un renfort d'infanterie : reveillez promptement vos artilleurs : faites retirer cette pièce de son embrasure et obliquez là sur la gauche, mais faites vite !

Pensant que le moment de la sortie était venu, je réveillai promptement les artilleurs : mais le sergent Guzman, vieux, malade, épuisé de fatigues ne se leva pas assez vite au gré de Lopez qui, sans doute, voulait voir comment j'exécuterais ses ordres, et paraissait très pressé. Le colonel s'emporta contre Guzman et l'accabla d'injures.

Le pauvre sergent si maltraité se leva ahuri.

Lopez me réitéra ses ordres, dont l'étrangeté avait lieu de me surprendre, et partit précipitamment.

Néanmoins, j'obéis ponctuellement. Dans la prévision que l'ennemi allait pénétrer sur la gauche, comme l'avait indiqué le colonel, je fis ajouter un paquet de mitraille à la charge qui

se trouvait déjà dans la pièce et je donnai moi-même à celle-ci la direction voulue.

Le peloton d'infanterie commandé par un officier et amené par Lopez se rangea derrière la pièce.

Tout étant prêt, je voulus ceindre mon épée que j'avais laissée à terre pour obéir plus promptement. Elle n'y était plus.

Ne doutant pas que les soldats du peloton d'infanterie fussent les auteurs de ce vol, je la réclamai à leur officier. Celui-ci me répondit vaguement et me parut peu communicatif.

Je me mis à l'observer avec soin. Il m'était inconnu et la tenue de ses soldats me parut des plus négligée. Cependant je pensais que ce devait être la 8<sup>e</sup> ou la 9<sup>e</sup> compagnie d'un de nos bataillons.

Sur ces entrefaites un artilleur s'adressa à moi, en me disant :

— Mon lieutenant, on m'a pris mon mousqueton.

— Et à moi aussi, reprit un autre.

Ne comprenant rien à cette façon d'agir, je demandai à l'officier à quel corps il appartenait. Il me répondit avec aplomb qu'il faisait partie de la brigade Mendez.

A ces mots mon étonnement redoubla ; quoique ayant fait longtemps partie de la brigade Mendez et en connaissant tous les officiers, je ne me rappelais pas avoir jamais vu mon interlocuteur.

Voyant que quelque chose d'étrange se passait, je le priai de me dire la vraie cause de sa présence à mon poste.

Il me raconta qu'un des bataillons garnissant la Cruz devait se soulever et laisser l'ennemi pénétrer dans la place, mais que heureusement la conspiration ayant été éventée, on faisait relever immédiatement tous les postes par son corps.

Cette idée d'une trahison à l'intérieur me causa une vague crainte. J'essayai d'en douter, mais rapprochant ce que l'officier achevait de me dire, de la visite précipitée du colonel Lopez, commandant de notre ligne, et des allées et

venues que j'entendais du côté du Panthéon, je finis par y croire.

Cependant, désireux de m'éclairer sur ce point, je demandai à l'officier où se trouvait le colonel.

Il me désigna le Panthéon.

Je résolus d'aller parler à Lopez sur le champ ; mais au moment de descendre de la plate-forme, une sentinelle que je n'avais pas remarquée d'abord, m'arrêta par un énergique :

—« Halte là ! *Alto hai !* »

Comprenant que la sentinelle avait pour con signe de ne laisser descendre personne, je m'adressai à son officier afin d'obtenir la révocation de cet ordre pour moi.

L'officier éluda la réponse.

La colère me saisit : apercevant un fantassin qui avait le mousqueton d'un de mes artilleurs suspendu au bras, je le lui arrachai.

Celui-ci, chose inouïe de la part d'un mexicain, croisa la baïonnette contre moi, et il allait m'en percer, quand son officier l'en empêcha.

—Mais demandai-je avec force à ce dernier, dites-moi ce qui se passe ici ?

Un horrible soupçon avait traversé mon esprit. Cependant le souvenir de la présence et des paroles du colonel Lopez qui devait être par reconnaissance et par intérêt le serviteur le plus fidèle, le plus dévoué de l'Empereur, éloigna de nouveau mes soupçons et me rassura presque sur la réponse qu'on allait me faire.

Après un moment d'hésitation, l'officier me dit :

—Ne craignez rien lieutenant. Nous ne sommes pas des *guerilleros* ; nous appartenons au bataillon des Suprêmes Pouvoirs de la république.

Je fus atterré : un froid glacial me pénétra jusqu'au cœur. Je croyais rêver et j'avais envie de pleurer.

Un coup d'œil me suffit pour découvrir la vérité. L'ennemi était là, dans la place ! J'étais en son pouvoir, sans possibilité aucune d'avertir la Cruz, sans espoir de salut et désarmé.

Epouvanté de ce qui allait suivre je demandai au sergent Guzman si c'était bien le colonel Lopez qui était venu me donner des ordres un